



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2016

**Review of: Laurent de Premierfait, 'Livre de vieillesse', éd. Stefania Marzano, Turnhout, Prepols, 2009 (Text, Codex Context 6), 218 pp.
Laurent de Premierfait, 'Le Livre de la vraye amistié, Traduction du 'De amicitia' de Cicéron', édité par Olivier Delsaux, Paris, Honoré Champion, 2016 (CFMA 177), 648 pp.**

Maillet, Fanny

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-144402>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Maillet, Fanny (2016). Review of: Laurent de Premierfait, 'Livre de vieillesse', éd. Stefania Marzano, Turnhout, Prepols, 2009 (Text, Codex Context 6), 218 pp. Laurent de Premierfait, 'Le Livre de la vraye amistié, Traduction du 'De amicitia' de Cicéron', édité par Olivier Delsaux, Paris, Honoré Champion, 2016 (CFMA 177), 648 pp. *Revue critique de philologie romane*, 17:3-17.

LAURENT DE PREMIERFAIT, *Livre de vieillesse*, éd. Stefania MARZANO, Turnhout, Brepols, 2009 (Texte, Codex & Contexte 6), 218 pp.

LAURENT DE PREMIERFAIT, *Le Livre de la vraie amitié, Traduction du De amicitia de Cicéron*, édité par Olivier DELSAUX, Paris, Honoré Champion, 2016 (CFMA 177), 648 pp.

Alors que vient de paraître, chez Champion, la première édition critique du *Livre de la vraie amitié*, traduction du *De amicitia* de Cicéron par Laurent de Premierfait, édité par les soins d'Olivier Delsaux, il nous semble opportun d'en rendre compte à la lumière d'un travail antérieur de quelques années, qui avait échappé jusqu'ici à l'attention de la *Revue critique de philologie romane*: *Le Livre de vieillesse*, traduction du *De senectute* de Cicéron par le même Laurent de Premierfait, dont Stefania Marzano donnait la première édition critique chez Brepols en 2009. Ces deux ouvrages indiquent un intérêt neuf et grandissant pour l'œuvre du traducteur humaniste, et en particulier pour son corpus cicéronien, en donnant à lire pour la première fois les deux traductions, ou plus justement 'translations', qui le composent, selon l'idée d'adaptation et de médiation que suggère l'ancien verbe *translater* et qu'ont mis en évidence de récentes études sur le sujet des 'traductions' médiévales, citées en temps opportun par Oliver Delsaux¹ (p. 152). Ce dernier nous rappelle que le traité sur la vieillesse et celui sur l'amitié, jamais traduits en français jusqu'à Premierfait, constituent le corpus de philosophie morale couramment étudié et copié au Moyen Âge, avec un autre traité cicéronien, le *De officiis*. En choisissant ces deux textes, Laurent de Premierfait oriente donc d'emblée son projet dans une perspective morale, mais Delsaux en montre aussi la dimension opportuniste, en notant les attraits que pouvait offrir – sinon pour le traducteur, pour le destinataire tout au moins – un Tulle plus séducteur que *raciocinateur* (terme employé par Premierfait, éd. Delsaux, p. 269, I. 9), maître en la *doulce art rhetorique* (ivi, p. 271, I. 26), peut-être moins pénétrant qu'Aristote pour les idées (ivi, p. 117), en tout cas plus accessible et aussi plus universel, ne serait-ce que par la nature des thèmes traités. Premierfait choisit en effet judi-

¹ À la décharge de S. Marzano, précisons que son travail n'a pas pu profiter des trois volumes du corpus *Transmédie*, posé en référence depuis sa parution en 2011.

cieusement deux sujets indémodables, dont il tire deux *Livres* certes adaptés, certes *translatés*, et pourtant jamais marqués ostensiblement au coin de l'actualisation ni par un quelconque effet d'anachronisme, et ainsi remarquablement maintenus hors du temps. Toute entreprise de translation se prête à des lectures en filigrane, et à plus forte raison quand elle a un destinataire, comme nos deux *Livres*, impliquant alternativement (et de façon complexe) Louis II de Bourbon et Jean de Berry, selon les traditions manuscrites². O. Delsaux explicite ainsi les procédés de transposition et d'actualisation à l'œuvre dans le *Livre de la vraye amitié*, toujours à la lumière du *Livre de vieillesse*, en mettant sous les yeux les parallèles, voire les «téléscopages» (p. 126), qui existent, d'une part, entre les instances autoriales (Premierfait prolongeant à la fois la voix de Cicéron et de Lelius, qui prolongeait déjà la voix de Cicéron dans les deux traités latins), et d'autre part entre les destinataires (le duc de Bourbon et/ou le duc de Berry faisant écho à Atticus, auquel Cicéron adresse ses deux traités).

Cette démonstration dédiée à l'analyse de l'œuvre n'est qu'une partie d'une introduction remarquablement sérieuse et riche qui permet d'éclairer l'ensemble de l'œuvre de Premierfait. De ce fait, elle vient aussi compléter l'introduction beaucoup plus succincte qui ouvre l'édition de S. Marzano, au risque de la rendre caduque. C'est un risque qu'il fallait prendre toutefois, et O. Delsaux le fait avec honnêteté, sans jamais chercher à renverser ou dénigrer le travail d'une collègue ni, pour le dire familièrement, à empiéter sur ses plates bandes. La vérité est qu'il n'est pas possible de traiter le *Livre de la vraye amitié* sans prendre en considération le *Livre de vieillesse*. Par-delà le phénomène d'émulation normal et même bénéfique qui anime la communauté scientifique, il y a entre les deux publications une continuité plus inhérente aux œuvres mêmes. Il s'agit d'abord d'une affinité thématique, que Premierfait lui-même vient entériner en reliant explicitement ces deux traités de philosophie morale qui traitent de «deux qualités nécessaires à tout homme et qui seraient intrinsèquement liées: la sagesse [...], en particulier celle acquise par l'âge, et l'amitié» (éd. Delsaux, p. 124); l'affinité est aussi formelle: on a à la base deux traités exposés sur le mode du dialogue; énonciative: les instances du discours, réelles comme fictives, sont les mêmes; enfin, et c'est le point qui retiendra notre attention surtout, matérielle. À cet égard, l'on pourra, en alléguant la «matérialité du texte», raffiner les cliques en opérant une distinction supplémentaire entre ce qui a trait à la mise

² Laurent de Premierfait adresse à Louis de Bourbon d'abord son *Livre de vieillesse* (1405) puis son *Livre de vraye amitié* (terminée en 1416, mais dont le prologue et la dédicace remontent avant la mort du duc en 1410).

en livre (les deux textes sont souvent associés dans la tradition manuscrite) et ce qui, sans sortir du champ de la mise en livre, regarde plus spécifiquement la mise en page (les deux œuvres révèlent une conception bilingue dans laquelle le texte latin original précède la traduction en français, suivant une disposition successive et non juxtalinéaire ou synoptique, avec d'abord le latin en bloc, puis le français en bloc).

Pour mieux comprendre les choix des éditeurs, il importe de faire un point rapide sur l'état – et la nature – de la tradition textuelle dont ils ont disposé.

Les deux traités latins ont bénéficié d'une diffusion importante à la faveur notamment de leur 'utilité publique' (par les valeurs morales qu'ils véhiculent) et conjointement de leur usage scolaire. S'il a tiré parti des attraits tout à la fois moraux et pratiques qu'offraient les deux textes classiques, Premierfait a cependant requalifié leur portée à l'aune de leur destination spécifique, de leur fonction de médiateur entre le poète et le prince, et des nouveaux enjeux politiques et sociaux qu'ils pouvaient avoir dans le contexte du début du xv^e siècle. De ce fait la tradition française a aussi connu une diffusion plus restreinte, auprès d'un public essentiellement seigneurial, en tout cas en milieu curial (Delsaux, p. 68): pour *Vieillesse*, S. Marzano recense vingt-sept manuscrits dont un non localisé, contre quinze seulement pour *Amitié*, d'après les chiffres avancés par Delsaux, qui explique le succès limité d'*Amitié* par des facteurs politiques et économiques intervenant peu après la publication du texte (entrée des Bourguignons dans Paris en 1418, occupation anglaise et ralentissement successif de la production du livre) plus vraisemblablement en cause que des facteurs proprement littéraires (Delsaux, p. 72). Tout en envisageant la perte probable d'un certain nombre de témoins de la première heure, on peut cependant inférer sur la base des témoins conservés une diffusion 'polytextuelle' des deux *Livres*, leur diffusion au sein de manuscrits recueils étant bien mieux attestée que leur diffusion au sein de manuscrits monotextuels (cinq seulement sur les vingt-sept pour *Vieillesse*, et deux seulement sur les quinze pour *Amitié*³). Les deux éditeurs ont également noté, sur le plan codicologique, la réunion très fréquente des deux *Livres*, dans laquelle Marzano identifie un projet originel de la part de Premierfait. Delsaux se montre plus prudent quant à attribuer à Premierfait des intentions non vérifiables sur la base des documents existants (p. 73), sans nier toutefois que les deux *Livres* soient reliés par des liens littéraires, et ce dès leur

³ Attention au pourcentage calculé par Marzano pour donner une idée plus nette de la quantité de manuscrits mixtes: 9 mss sur 41 font un peu moins de 22%, non 28%. Il faudra de toute façon compléter cette liste à l'aide de celles de Delsaux, cf. *infra*.

composition; sans nier non plus l'implication de l'humaniste dans l'élaboration de ses ouvrages. Car celui qui n'a laissé que peu de témoignages de ses qualités d'auteur est assurément loin d'être 'simple' traducteur, supervisant ici la mise en page, là l'iconographie, à l'instar de l'éditeur tel qu'il existe, justement, dans la tradition humaniste, et qui anticipe la figure de l'auteur-acteur incarnée un siècle plus tard par Clément Marot, François Rabelais ou Étienne Dolet. Laurent de Premierfait, quant à lui, appartient à cette catégorie particulière d'auteurs médiévaux pour lesquels on possède des documents autographes qui viennent remettre en perspective le travail du philologue et son objet d'étude. L'autographie, comme on sait, n'annihile ni la philologie ni son corollaire, l'édition de texte, mais leur sert au contraire de pierre de touche. Car l'autographie ne se résume pas à l'existence d'un ou plusieurs manuscrits de l'auteur, mais couvre un champ beaucoup plus vaste, allant du témoin parfait, *ne varietur*, écrit, lu et approuvé par l'auteur, aux multiples réalisations plus ou moins autorisées, qui viennent former ce qu'Olivier Delsaux appelle une «tradition mixte», laquelle implique de considérer dans leur ensemble les manuscrits originaux (c'est à dire les manuscrits composés et/ou diffusés sous le contrôle de l'auteur, et donc pas seulement les autographes) par rapport aux manuscrits scribaux (c'est-à-dire les manuscrits composés et diffusés hors du contrôle de l'auteur). Aussi l'on peut imaginer combien l'autographie, selon le niveau sur lequel on l'aborde, peut être le meilleur allié pour accéder à l'«œuvre réelle» comme elle peut se révéler un écueil supplémentaire pour l'éditeur moderne, qui doit établir le 'texte réel' dans l'ombre de son auteur et perd de ce fait la marge de liberté dont dispose le philologue étudiant des traditions uniquement scribales. Le cas de *Vieillesse* et d'*Amitié* est d'autant plus intéressant et d'autant plus complexe qu'on n'a pas affaire à un, mais à deux textes à chaque fois du fait de la conception bilingue des deux œuvres: pour l'éditeur moderne, il n'y a donc pas un, mais deux textes à éditer, un en latin, l'autre en français. C'est autour de cet axe que se cristallise la différence des approches de Stefania Marzano et d'Olivier Delsaux.

Si le problème ne s'est pas posé avec la même acuité aux deux éditeurs, cela s'explique d'abord par leur matériel de travail respectif, ou plus exactement par l'appréciation qu'ils font de ce matériel: d'un côté, Marzano dispose, pour établir le texte de *Vieillesse*, du manuscrit idéal, le Paris BnF lat. 7789 (siglé *P*), contenant à la suite de l'*Oratio pro Marcello*, le texte latin du *De senectute* puis le texte français de *Vieillesse*, manuscrit idéal parce qu'il est «vraisemblablement autographe» (Marzano, p. 9). Au reste, il est le seul avec le ms Milan, Trivulziana 693 (*T*, rejeté ensuite comme copie figurée) à conserver la «disposition originale» (p. 11), c'est-à-dire la disposition approuvée par l'auteur où le texte latin précède la traduction. Partant de cette idée que l'on a affaire à un projet

autorisé et au manuscrit le plus original des deux, c'est bien l'«originalité» de *P* qui est alléguée pour conforter le choix du manuscrit de base. L'argumentation s'appuie toutefois sur une terminologie assez ambiguë qui peut confondre le lecteur, qui ne voit pas toujours bien où l'éditrice situe la frontière entre texte, édition et manuscrit⁴, de sorte que l'assimilation du manuscrit à «l'édition originale» (Marzano, p. 13) peut devenir problématique, tandis que l'autographie de *P*, de vraisemblable, devient tacitement admise. Or elle est d'autant plus déterminante que la composition bilingue du manuscrit *P* suppose une élaboration à deux vitesses qui pousse à s'interroger deux fois plutôt qu'une sur l'intervention de Premierfait. Si nous insistons autant sur cet aspect qui peut sembler d'un intérêt et d'une importance relatifs, c'est aussi parce que nous y sommes invitée par l'éditrice, qui suggère immédiatement l'exemplarité de la situation de travail en se plaçant dans une perspective heuristique: «Dans l'édition d'une traduction, comme l'a montré G. Di Stefano dans son édition du *Decameron* [c'est-à-dire la traduction par Premierfait], le texte original de départ, lorsqu'il est disponible, tient lieu d'archétype; on se trouve donc ici en "situation optimale" pour le classement des témoins» (p. 11). Cette remarque laisse entendre que l'existence d'un document exceptionnel comme *P*, qui conserve en lui-même son archétype et son prototype, n'exclut pas de prendre en considération les autres témoins et permet au contraire de mieux les classer. Ce type de situation aurait pu en effet inciter à une démarche autarcique dans laquelle l'éditeur aurait jugé inutile de sonder le reste de la tradition textuelle de *Vieillesse*, en considérant que *P* en représente à la fois l'alpha et l'oméga. Ce n'est pas le cas de S. Marzano, qui admet une grande part d'irrésolution concernant les conditions de production et de diffusion des traductions de Laurent de Premierfait en général, *Vieillesse* y compris. Seulement, il aurait peut-être fallu rappeler, même brièvement, les éléments de l'enquête ayant permis d'aboutir «finalement» (p. 18) à ce constat, et notamment à l'hypothèse intéressante d'une «révision originale» du *Livre de vieillesse*, dont le lecteur ne peut pas vraiment saisir l'épaisseur s'il ne se rapporte pas aux analyses que S. Marzano a menées ailleurs, dans sa thèse inédite ou ses articles. Ainsi, nous ne sommes pas sûre de bien comprendre la portée d'une telle remarque: «Il nous semble par ailleurs que les témoins les plus *recentiores* [*sic*] du *Livre de vieillesse* sont loin d'être *deteriores*: au contraire, ils

⁴ La confusion est accentuée par le fait que *P* désigne parfois le manuscrit, parfois seulement le texte français qu'il contient, surtout à partir de la p. 23, quand il s'agit de parler des caractéristiques matérielles et graphiques du manuscrit, et ce jusqu'à la p. 28, «Présentation du texte et critères d'édition».

semblent transmettre un texte qui, bien qu'assez proche de l'original (hypothétique?) *P* que nous nous [*sic*] éditons ici, a paradoxalement bien peu de choses en commun avec lui. On peut d'ailleurs légitimement se demander si *P* a même été lu, car on s'émerveille de ce qu'une faute flagrante et non sans conséquence sur l'intelligibilité du texte y soit passée inaperçue» (p. 19). Quels sont au juste les manuscrits visés? En quoi sont-ils à la fois si proches de *P* (dont l'originalité est remise en doute pour l'occasion) et si différents? Doit-on lire que les plus anciens manuscrits, au contraire des *recentiores*, sont certes proches de *P* dans le temps, mais pas moins divergents dans la lettre du texte? Auquel cas, ce serait une façon de reconnaître à la fois la relative originalité de *P* (autrement dit de nuancer sa toute puissance) et l'importance des autres témoins, même non originaux, même tardifs, pour éclairer certains phénomènes archétypaux, d'où l'on pourrait mieux envisager en effet l'hypothèse d'une tradition mixte. Il ne s'agit pas d'épingler les imprécisions de la démonstration, mais de manifester notre frustration de ne pas disposer des clefs nécessaires pour reconstituer cette démonstration et en tirer les justes conclusions, même si c'est une démarche assumée par l'éditrice:

On ne s'étonnera pas ici de ce que notre analyse pose plus de questions qu'elle n'en résout, ni de l'absence de *stemma codicum* traditionnel: on aura compris que l'enquête, pour aller plus loin, doit s'attacher à l'examen codicologique de l'ensemble de la tradition des traductions cicéroniennes de Laurent de Premierfait, et rendre compte de sa diffusion... (p. 19).

Pour ne pas dépasser les limites de son propos, qui lui avait fourni la matière à un travail de master (qui aboutit à la présente publication mais n'en est pas moins cité dans la bibliographie), S. Marzano choisit donc de ne pas entrer dans le dédale d'un classement exhaustif des témoins, en faisant de l'accès au texte une priorité louable. Le texte, établi sur le manuscrit *P*, ne présente que très peu de défauts, ce qui conforte le choix éditorial, et permet de limiter les interventions de l'éditrice. Sensible à la nécessité d'embrasser la tradition commune de *Vieillesse* et *Amitié*, celle-ci retient également – au hasard? – quatre témoins de contrôle contenant au moins les deux textes français. Il s'agit de BnF fr. 126 (*BN1*), BnF fr. 1020 (*BN2*), Londres, BL Harley 4917 (*H1*) et Londres, BL Harley 4329 (*H2*). Les ms Saint-Petersbourg, GPB, fr. F. v. III1 et Paris, BnF, naf 6220, que l'éditrice a pris soin de recenser au préalable en tant que témoins de cette double diffusion, sont toutefois abandonnés «pour ne pas alourdir en vain l'apparat» (p. 17, n. 29). Cette situation optimale permet de combler ou corriger aisément les rares lacunes ou défauts que présente *P*, par le recours coordonné à ce petit corpus de contrôle et au texte latin de *P*, sur lequel on peut éprouver

l'authenticité d'une leçon. Revenons sur la «faute flagrante et non sans conséquence sur l'intelligibilité du texte» que nous avons déjà mentionnée précédemment à propos de la position des manuscrits par rapport à *P* et que S. Marzano relève comme étant d'ailleurs la seule lacune importante de son manuscrit de base (p. 27, cf. § 20). La restitution critique est indiquée entre chevrons: *Oultraige et folle hardiesse est la propriété et la nature du <juene eage, prudence et advis est la propriété du vieil aage>] vieil P*. Là où les six témoins de contrôle divergent et achoppent, ce que permettent de voir les biffures judicieusement reproduites dans l'apparat, le texte latin de *P*, reproduit en vis-à-vis, donne: *Temeritas est videlicet florentis etatis, prudentia senectutis*, soit quelque chose de beaucoup plus 'latin', de beaucoup plus synthétique, mais qui suffit quand même à orienter la compréhension et à tester la validité des leçons du corpus de contrôle. C'est finalement celle de *H2* qui sera retenue par l'éditrice.

Nous voudrions rebondir sur cet exemple pour montrer combien la philologie et son corollaire, l'édition de texte, dépend de l'emploi que l'on fait des données. Avant nous, Olivier Delsaux, dont on connaît l'intérêt pour les traductions de Laurent de Premierfait et pour les questions d'autographie, avait lui aussi relevé cette lacune en *P*, un saut du même, avant d'en minimiser l'importance pour l'appréciation de la qualité de ce témoin (siglé *P7* chez lui): le manuscrit original sous les yeux, le chercheur observait en effet une petite croix suggérant que l'erreur avait été remarquée, et donc que le manuscrit *P* avait été lu, sinon par l'auteur, au moins par des copistes ultérieurs. C'est un point de détail, mais il remet en perspective la tradition textuelle du *Livre de vieillesse*, en invitant à regarder sous un autre angle le rapport qu'entretiennent les différents manuscrits entre eux, et en supposant une pluralité de strates originales et non un modèle unique d'où proviendrait l'ensemble des réalisations. Trois ans après cette étude destinée à éprouver la valeur des manuscrits scribaux pour l'établissement du *stemma* d'une tradition mixte, O. Delsaux propose donc à son tour une édition d'une traduction de Laurent de Premierfait, l'autre traduction cicéronienne, en tirant les enseignements de cette étude préliminaire. L'approche est donc fondamentalement différente de celle de sa collègue, qui sert plus de galop d'essai que de contre-modèle. Il faut d'abord rappeler qu'il s'agit d'une œuvre différente, le *Livre de vraye amistié*, qui, de fait, offre à l'éditeur un matériel de travail différent, même si les problématiques sont analogues: contrairement au *Livre de vieillesse*, la tradition ne nous a pas conservé de manuscrit original. L'éditeur était donc obligé de fournir l'effort d'un sondage et d'un classement raisonné des différents témoins conservés pour fonder son choix. Dans une partie intitulée «Histoire du texte» (pp. 31-114), O. Delsaux se livre à un travail d'une remarquable précision et d'une égale rigueur, qui prolonge et reprend les

éléments «esquissés», quoique avec un luxe de détail, dans la première partie («Présentation de l'œuvre», pp. 15-29), et qui le conduisent à envisager un archétype assimilable avec «un manuscrit d'édition de l'auteur, peut-être avec un manuscrit de diffusion original corrigé par l'auteur, moins probablement avec un manuscrit de composition» (p. 113). Un *stemma codicum* en bonne et due forme rend compte des relations complexes qu'entretiennent les deux grands groupes décrits sous les deux sub-archétypes, α , qui demeure incertain, et β , dont on peut vérifier la consistance avec plus de certitude. Les témoins semblent se diviser autour de la question – pesée avec la plus grande prudence – de la double dédicace et sont ainsi répartis selon ce «principe de parcimonie» allégué par l'éditeur (p. 29). Pour établir son édition, Delsaux a procédé à un ratissage complet de la tradition manuscrite d'*Amitié*, dont il recense en premier lieu les manuscrits conservant à la fois *Amitié* et *Vieillesse*, auxquels il attribue le sigle *R* pour faciliter le repérage. Ce relevé permet de constater au passage que la liste des témoins de la double diffusion est plus importante que ne le laissait deviner S. Marzano, qui évoquait, correctement mais un peu vaguement, «pas moins de six manuscrits». En réalité la liste s'élèverait donc à onze manuscrits, dont Anvers, Musée Plantin-Moretus M15.7 (= R1); La Haye, KB, 128C3 (= R2); Vienne, ÖNB, 2550 (= R9) et deux autres aujourd'hui inutilisables pour le classement des témoins⁵. Dans son compte rendu de l'éd. Marzano⁶, Delsaux avait déjà exprimé un regret concernant plus spécifiquement l'exclusion (non motivée) de BnF fr. 6220, formant aujourd'hui le premier volume d'un recueil de cinq volumes, tous de la main d'un certain Simon de Plumetot, mais vraisemblablement réunis par un intervenant extérieur (éd. Delsaux, p. 54). La position sociale et culturelle de Plumetot, issu comme Premierfait du milieu humaniste et propriétaire d'autographes de plusieurs lettrés français des *xiv^e* et *xv^e* siècles, justifiait aux yeux de Delsaux, et c'est aussi notre sentiment, que l'on considère ce manuscrit avec une attention particulière. L'éditeur pointait également sa particularité sur le plan textuel:

La collation de ce ms. avec l'édition Marzano montre que cette copie est particulièrement gyrovague et que ses accords avec les mss de contrôle changent

⁵ L'ancien Cheltenham 208 (*R10* de Delsaux), déposé dans une collection particulière, n'est pas localisable. Il est bien mentionné par l'éditrice mais pas dans la liste des témoins de la double diffusion. Delsaux mentionne un autre manuscrit en collection particulière réduit aujourd'hui à neuf miniatures (*R11*).

⁶ *Le Moyen Français*, 66 (2010), pp. 135-38, p. 136, n. 4.

en permanence, ce qui pourrait indiquer qu'il suivait un manuscrit proche de l'auteur, dans lequel il existait des leçons concurrentes.

Delsaux allait affiner et réajuster cette observation par la suite, à la faveur d'un examen poussé de la relation entre les témoins de *Vieillesse* et d'*Amitié* qui devait prouver l'intérêt d'étudier les traditions mixtes d'un auteur pour éclairer la transmission scribale de l'un de ses textes, et inversement. Dans un premier article de fond publié dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*⁷, puis dans l'édition dont nous rendons compte ici, Delsaux aboutit à la conclusion que ce manuscrit *R7* relève en fait de deux traditions différentes, selon qu'il s'agit de *Vieillesse* ou d'*Amitié*. Un tel constat pourrait ébranler la démarche du chercheur, qui consiste à s'appuyer sur le postulat qu'un texte à tradition mixte peut éclairer un texte du même auteur à tradition scribale, en l'occurrence, que *R7*, si propice à éclairer *Vieillesse*, ne l'est peut-être pas autant pour *Amitié*, et inversement. En tout cas, les deux textes ne peuvent plus s'éclairer l'un l'autre aussi profitablement que s'ils avaient appartenu à une famille commune. Ce constat, pourtant, loin d'ébranler le chercheur, le fortifie. La présente édition vise en quelque sorte à palier une frustration: quand les éditeurs de *Vieillesse* et du *Decameron* disposaient de manuscrits originaux, celui d'*Amitié* doit composer avec une tradition entièrement scribale. Pire: à la différence de *Vieillesse*, aucun témoin ne conserve la disposition bilingue originale pour le *Livre de la vraye amitié*, bien qu'elle soit assurée par des indices péritextuels. O. Delsaux ne cache pas sa frustration, il l'assume même pleinement et la sublime par un travail d'une minutie exemplaire, qui vient confirmer l'intuition que *R7* occupe une place importante au sein de la tradition des traductions cicéroniennes de Premierfait. À l'issue d'une description des relations entre les témoins, *R7* apparaît comme le plus proche de l'archétype, argument de poids mais pas exclusif pour en faire le manuscrit de base, le profil du scribe comptant pour beaucoup dans ce choix (p. 243). Les principes d'édition sont exposés (pp. 243-54) avec une clarté qui a force d'évidence: Delsaux adopte une politique de restitution minimaliste de l'archétype, auquel il concède sagement une marge d'erreur littérale.

Quant à la conception bilingue de l'œuvre, elle imposait aussi de faire des choix: l'absence du texte latin impliquait soit de proposer une édition monolingue du texte français, quitte à renvoyer aux éditions existantes du texte latin, soit de considérer le travail de traducteur de Premierfait comme indissociable

⁷ «La philologie au risque des traditions manuscrites mixtes. L'exemple du *Livre de vieillesse* de Laurent de Premierfait», *Revue belge de philologie et d'histoire*, 91/4 (2013); *Histoire médiévale, moderne et contemporaine – Middelleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis*, pp. 935-1009.

de celui de 'l'éditeur' du texte latin et de se livrer par conséquent à un double travail d'édition en procédant cette fois au classement des témoins latins, en vue d'identifier le texte le plus adéquat et le plus conforme à cet archétype commun. Delsaux, qui refuse de laisser au hasard l'un des pans constitutif du *Livre de la vraye amistié*, entreprend donc une édition du texte latin, en retenant le manuscrit BnF lat. 15138 sur des critères analogues à ceux qui ont guidé le choix du manuscrit français, à savoir ses qualités textuelles, le travail d'appropriation dont il témoigne et le profil de son copiste, Nicolas de Clamanges, un humaniste français contemporain de Premierfait. Delsaux tire aussi avantage de sa connaissance des tenants et des aboutissants de la tradition manuscrite en regardant le texte latin comme une troisième branche du *stemma*, comme l'avait fait Giuseppe di Stefano pour le *Decameron*. Ce système d'arbitrage permet de disqualifier la leçon qui s'oppose à la *varia lectio* et au texte latin.

Au bout du compte, nous avons deux éditions respectueuses de la voix de l'auteur et, à plus proprement parler dans le cas de l'éd. Delsaux, soucieuse de restituer une personnalité autoriale, pourvu que la voix de Premierfait soit rapportée par des relais compétents. Si les deux éditeurs adoptent l'un et l'autre une politique minimaliste, leur démarche diverge toutefois sur un aspect déterminant, qui est justement la prise de recul sur le matériau de travail et sur l'ensemble de la tradition textuelle des traductions de Premierfait: pour S. Marzano, il s'agira donc en priorité de rendre accessible la leçon d'un manuscrit donné dans une attitude de témoignage objectif, qui montre un paysage manuscrit en aplat. L'établissement des deux textes, français comme latin, ne nécessite quasiment que le recours au ms *P*, que Marzano a toutefois pris la peine de collationner, pour le français, avec les manuscrits de contrôle mentionnés précédemment en y incluant la copie figurée *T*, et pour le latin, avec le texte de l'édition de Pierre Willeumier (son nom doit être corrigé dans les deux ouvrages), dont il aurait été judicieux d'indiquer, le cas échéant, le manuscrit de base. La disposition en vis-à-vis du texte 'original' sur le volet gauche et de la traduction sur le volet droit, si elle ne reflète pas la disposition originale successive, est cependant celle qui rend le plus grand service au lecteur en lui permettant d'apprécier «en direct» (éd. Delsaux p. 250) ou «sur le vif» (Marzano p. 19) le travail du traducteur⁸. Delsaux a donc opté lui aussi

⁸ D'un point de vue pratique, cette disposition facilite aussi le repérage des variantes listées en bas de page. Mais pourquoi l'éditrice n'a-t-elle pas tiré tout le profit de cette grille pour renvoyer au texte aussi 'hors du texte', notamment dans le glossaire, où elle pratique un renvoi à la fois au feuillet et au numéro de paragraphe (ce qui fait double emploi), mais pas précisément à la ligne concernée; le lecteur doit ainsi tâtonner pour trouver l'occurrence recherchée dans un vaste pan de texte, sans être bien sûr une fois celle-ci trouvée qu'il a trouvé la bonne... De même dans l'introduction,

pour cette disposition, en assumant, au bénéfice du doute, un choix susceptible de ne pas refléter le projet initial de l'auteur. C'est un risque à prendre, qui somme toute ne lèsera personne, et dont les bénéfices sont bien plus importants. Il permet notamment de rendre compte en un coup d'œil d'une amplification massive entre le texte latin et le texte français (les pages blanches du chapitre 75 de *Vieillesse* en donnent la mesure⁹), qui passe notamment par l'itération synonymique, un procédé qu'affectionne Premierfait comme beaucoup de ses contemporains, mais en particulier lorsqu'il s'agit d'éviter le calque du latin, comme le révèle l'étude brillante des procédés et des fonctions de la traduction qu'offre O. Delsaux dans la partie «Analyse de l'œuvre» (voir notamment pp. 158-59), qui vient combler l'absence d'une telle analyse dans l'éd. Marzano (il faudra se reporter là encore à une étude publiée ailleurs). On voit que le binôme synonymique est loin de n'être qu'une fioriture et qu'il embrasse pleinement les objectifs de la traduction qui cherche à circonscrire l'idée originale, à s'en approcher, plus qu'à la convertir dans une autre langue.

La mise en regard des textes latins et français révèle que la traduction de Laurent est pleine de ces ajouts visant à replacer les événements et les acteurs dans leur contexte, ils prennent le plus souvent la forme de l'incise, telle cette explication destinée à éclairer le sens de «l'exemple» d'Ambivius Turpion, acteur fort célèbre du temps de Cicéron, qui le mettait sur le même rang que Roscius, et dont Symmaque, plusieurs siècles après, parlait encore avec des éloges qui témoignent de la durée de sa gloire, mais dont l'époque de Premierfait n'avait sans doute pas eu vent. Là où Cicéron ne présente plus son protagoniste, Premierfait explique: «[A] Romme est ung homme appelé Turpio Albinus, **qui joue et contrefait les parsonnages quant les poetes chantent farces ou tragedies ou aultres dictiez en vers ou lieu que l'en appelle la scene ou le theatre**». Quand il ne s'agit pas de points de géographie ou de politique, le traducteur veille à préciser le rôle de ses acteurs, d'autant plus s'ils ont valeur d'exemple. Parfois, cependant, on ne sait plus bien si Premierfait comprend

où l'on pratique, non plus de concert mais alternativement, le renvoi soit au feuillet, soit au paragraphe. À cet égard, notons un décalage d'un degré dans la numérotation des lignes (prologue et *passim*, p. 47, p. 138, etc.). Attention également aux variantes qui n'en sont pas (p. 74, l. 17) ou ne sont pas exploitables avec les seuls indices mis à disposition (p. 138, l. 12; revoir au passage l'ordre numérique dans l'apparat à cette page).

⁹ L'éditrice probablement impressionnée par cette disproportion entre les deux volumes commente le phénomène en termes mathématiques, mais il faudra refaire le calcul: avec ses 1334 mots pour le chapitre concerné, le texte français est onze fois plus long que le latin avec ses 120 mots, pas neuf fois. Bizarrement, les erreurs de calcul de l'éditrice ne vont jamais dans le sens de sa démonstration.

encore la référence latine. Ainsi, il est difficile de dire s'il a bien perçu sous le nom de *Socrates* la référence à Isocrate, l'auteur des *Panathénaiques*, et, inversement, s'il n'a pas placé sous l'autorité de Socrate, soit le moins écrivain des philosophes, la rédaction de quelque écrit par assimilation avec son homologue et homonyme¹⁰. Ce type de confusion est tout à fait légitime chez les lecteurs du xv^e siècle comme chez ceux du xxi^e siècle. Dans le second cas, elle pourrait être aisément levée par l'ajout d'un index, qui manque cruellement dans l'édition de Marzano. Le *De senectute* comme le *De amicitia* sont des ouvrages d'autorités, ne l'oublions pas, Delsaux a donc eu raison de joindre à son édition un outil profitable à plusieurs égards, d'abord pour un usage disons classique, qui permet de vérifier facilement dans quelle mesure l'autorité a toujours cours chez Laurent de Premierfait. Delsaux fournit même ce que l'on peut espérer de mieux en signalant, par un système simple de petits sigles, s'il y a ou non correspondance entre les textes latin et français, ce qui permet d'évaluer les 'pertes et les ajouts', de repérer les substitutions et plus directement de lever quelques doutes sur l'identité de tel ou tel protagoniste, comme on peut l'attendre d'un index des noms propres.

On notera que S. Marzano avait amorcé un travail de systématisation des correspondances dans le glossaire. L'idée de donner les équivalences latin/moyen français est sur le principe séduisante et rend compte, par exemple, d'un usage pléthorique de l'itération synonymique dans la version française, ou plus rarement, d'une recherche de synthèse. Si certaines entrées ne nous semblent pas indispensables dans la mesure où elles n'apportent pas grand chose à la lexicologie médiévale (par exemple «*chief*, 'tête'; *caput*, 'tête'»), d'autres sont curieuses et révèlent la richesse du répertoire tant latin que français, comme *chatouillier*, dans *chatouillier et esmouvoir a luxure*, pour rendre le latin *titillatio*. Mais dans la pratique, et dans la réalité des translations, le jeu des équivalences comporte aussi des pièges inévitables, dans la mesure où un tel glossaire risque de réduire le travail du traducteur à la juxtaposition, justement, de traductions élémentaires. Or on sait que l'exercice n'est pas aussi élémentaire, et prend toute son épaisseur dans les replis de la prosodie, de la syntaxe, etc., autant de subtilités inconsignables dans un outil glossographique, qui eût pu néanmoins s'approcher de son but en élargissant sa circonspection, du niveau lexical

¹⁰ XVII 59: «[...] le philosophe Socrates, en ung sien livre ou quel il parle avec le poete Tritobolus, dit que le Petit Cyrus [...]». Le latin de *P* donne: «Socrates in eo libro loquitur cum Critobulo Cyrum minorem», *eo libro* se rapportant en fait au livre de Xénophon, *Les Économiques*, cité à la fois par Cicéron et par Laurent de Premierfait juste avant.

au niveau syntagmatique, par exemple: on aurait ainsi compris que *morigerez* ne fonctionne pas seul dans le texte français, mais en association avec *saiges*, traduisant non seulement *moribus bonis* (lemmatisé arbitrairement et indûment en *mores bonis*, p. 204) mais aussi *artibus*. À supposer même qu'il eût été plus complet, ce *gaste* glossaire¹¹ – mais que lui est-il donc arrivé? – n'aurait pas pu rendre pleinement justice, au-delà de l'itération synonymique, à toutes les autres sortes d'amplification, qu'elles relèvent de la périphrase (sans apport informatif spécifique), de la désignation, de l'explication, et à plus forte raison, de l'ajout, qui n'a, par définition, aucune correspondance dans le texte latin. Par ses silences opportuns, le glossaire rend compte, d'une certaine manière, de ces divergences significatives, mais on aimerait aussi voir ce phénomène explicité, commenté, analysé, du moins dans quelques cas d'un intérêt certain pour l'étude des traductions, de la culture médiévale, de la vulgarisation des savoirs et des autorités, etc.

Le cas de ces deux traductions cicéroniennes est passionnant aussi parce qu'il fait intervenir un niveau de lecture intermédiaire entre le texte de Cicéron et la traduction par le travail d'édition que suppose l'inscription du texte latin dans un cadre commun avec le texte traduit, de sorte que l'original est déjà un peu lui-même le fruit d'une adaptation dès lors qu'il intègre le projet de Premierfait et qu'il s'y conforme. Cette strate ajoute aussi une marge d'interprétation qui rappelle combien le travail du philologue est nécessaire pour mesurer justement l'épaisseur de cette marge. Sans connaître le manuscrit du texte latin dont Premierfait disposait pour établir son 'édition', qui forme vraisemblablement le support à sa traduction, on ne peut apprécier à sa juste valeur l'effort d'adaptation de Premierfait. Il est ainsi difficile de juger des éléments qui autorisent S. Marzano à parler d'«une grande fidélité à l'original» (p. 20) ou encore de la «rigueur philologique du choix de notre traducteur» (12). Pour prouver cette idée, Marzano allègue par ailleurs un exemple qui nous semble à contre-emploi. Comme il est intéressant, nous nous permettons d'en rendre compte rapidement: le texte latin donne «quo quidem me proficiscentem haud sane quis facile retraxerit, nec tamquam Pilam recoxerit», ce qui aboutit

¹¹ C'est sans aucun doute la partie la plus malmenée de cette édition sur le plan de la réalisation: sans parler de la ponctuation sans queue ni tête (les tirets longs avaient-ils vocation à séparer des éléments? les deux points à introduire une glose?), on déplorera le trop grand nombre de renvois internes qui désorientent et découragent le lecteur, et sont parfois sans suite ou sans fin (par exemple «Doulcement, cf. Bien» où «Bien» renvoie lui même à «Santé», dont l'entrée manque), jusqu'à friser l'absurdité: «Excusez, (estre), cf. Mercy» à quoi répond «Mercy, (avoir mercy) ou estre excusez 133 (84r): (DLMF)».

chez Premierfait à «combien que aucuns folz vieillars voudroient que on les rechassast en juenesse, ainsi comme l'en rechasse une pelote d'une bourne a l'aulture» (§83). Or le reste de la tradition latine donne «quo quidem me proficiscentem haud sane quis facile retraxerit, nec tamquam *Peliam retorserit*» («je crois qu'il serait bien difficile de me faire revenir sur mes pas: qui voudrait me rajeunir comme Pélidas, s'adresserait mal»). Pour Marzano, la métamorphose de Pélidas en pelote est un argument en faveur des compétences philologiques de Premierfait, ce que nous avouons avoir du mal à comprendre. Ce qui nous intéresserait plutôt de savoir, c'est si le modèle latin dont disposait Premierfait comportait déjà cette leçon ou si elle est du fait de Premierfait, ce qui pourrait illustrer soit une incompréhension du texte latin, soit une méconnaissance de la figure mythologique¹², soit la déformation volontaire d'une référence culturelle qui ne se comprend ou ne se goûte plus dans le contexte dans lequel Premierfait écrit, au profit d'une autre, plus 'pratique' et surtout plus familière aux seigneurs paumiers de Bourbon et de Valois. L'expression aurait d'ailleurs mérité un commentaire ou ses entrées au glossaire sous *rechasser*, *pelote* et *bourne*, relevant tous trois de la terminologie du jeu de paume. En tout état de cause, c'est une *lectio deterior*, qui aurait plutôt tendance à infirmer l'authenticité de *P*. Nous nous demandons également, en admettant la lecture *pilam*, si transcrire *Pilam* avec capitale ne revient pas à nier toute la spécificité et la logique du travail de Premierfait.

La traduction est véritablement un art complexe, qui ne doit pas nécessairement être livré avec un mode d'emploi pour en saisir toutes les subtilités, mais mériterait au moins d'être souligné, éventuellement, à défaut d'introduction, à l'aide de quelques pistes discrètes livrées en notes. À cet égard, l'édition du *Livre de vieillesse* profitera pleinement des apports de l'édition du *Livre de la vraie amitié*, susceptible de couvrir une partie des phénomènes généraux, propres à l'écriture de Premierfait, mais malheureusement pas censée en combler toutes les lacunes. Certains passages du plus haut intérêt, philologique, littéraire, historique, culturel, etc. sont donc condamnés à des silences regrettables¹³.

¹² Pélidas ayant usurpé la place de Jason est célèbre pour avoir été la victime de Médée, la magicienne alliée de Jason, qui fit croire aux filles de Pélidas qu'il suffisait de le découper en morceaux et de le faire bouillir dans un chaudron pour lui rendre sa jeunesse, comme l'agneau était ressorti du chaudron où elle avait d'abord plongé un bélier.

¹³ L'on pense, pour ne citer qu'un exemple, aux jeux de tables et d'échecs qui remplacent les jeux de dés et d'osselets latins, laissés aux vieillards, quand les jeux d'armes et la natation sont réservés aux jeunes (§ XVI 55 et 56). Il faudrait un livre pour les mentionner tous.

On aura compris que S. Marzano et O. Delsaux se livrent à deux exercices fondamentalement différents. De fait, l'édition du *Livre de la vraye amistié*, qui se situe aux antipodes de l'édition du *Livre de vieillesse*, est ce que nous pourrions appeler une édition pleinement consciente: un travail au long cours, élaboré avec une minutie confinant à l'art du mathématicien et empreint d'une rigueur toute scientifique où rien n'est laissé au hasard. M. Delsaux, s'il n'est pas Laurent de Premierfait, ne connaît pas moins intimement les multiples facettes de son œuvre, sur laquelle il pose un regard en tous points critique et analytique. Or cette position de 'simple' éditeur, qu'il assume avec la plus grande humilité, lui donnerait presque un avantage sur son auteur même pour établir non plus seulement un texte mais pour restituer l'œuvre avec un grand E dans l'O. C'est sûrement cette recherche de précision scientifique qui incite l'éditeur à découper le sol de ces traditions mixtes en strates toujours plus nombreuses dans une typologie qui peut égarer un lecteur non averti, et prêter à discussion, notamment lorsqu'il s'agit de distinguer, derrière le manuscrit original et le manuscrit scribal, le manuscrit de composition, le manuscrit de diffusion, le manuscrit d'édition, le manuscrit de régie ou le manuscrit de sauvegarde. Chaque partie qui compose cet ouvrage est admirable, et l'on saura gré à O. Delsaux d'avoir mené une étude linguistique (humblement nommée «Étude de la langue du manuscrit R7», pp. 181-242) d'une telle ampleur et d'une telle utilité pour la connaissance du moyen français en général. Dans cette mine d'informations, de nombreuses subtilités nous auront certainement échappé et nous regrettons de ne pas pouvoir toutes les louer à leur juste valeur. Il est des ouvrages devant lesquels le lecteur reste un peu sur sa faim, et d'autres, de la belle ouvrage, devant lesquelles il se sent soudain tout petit et un peu bête de ne pas pouvoir en saisir toutes les qualités.

Enfin, et il faut le dire à l'honneur de ces deux éditions, le lecteur a enfin accès à deux très beaux *livres*, offerts en consolations autant qu'en louanges, qui font le trait d'union entre les différents courants humanistes et leurs œuvres, dont elles possèdent le naturel, la justesse et la pérennité. Le *Livre de vieillesse* et Le *Livre de la vraye amistié* perpétuent d'un côté la sagesse classique de Cicéron et annoncent de l'autre la pensée résignée mais bonne vivante qui irriguent les *Essais* de Montaigne. Ils nous renvoient à des questions éternelles qui touchent les hommes en général, et à vrai dire c'est assez rare.

Fanny MAILLET
Universität Zürich